

QUATRE MOIS PARMi NOS NOIRS D'AFRIQUE



LE REGLEMENT. (Croquis de Rouquayrol).

Au cœur des forêts dans les chantiers des coupeurs de bois

On y rencontre de pittoresques personnages : le « père Séri », « Muss, le chasseur d'acajou », « Bernard, le chef de chantier » « le capita Poincaré », conducteur d'équipe et interprète, qui connaît plus d'un tour.

— Qui êtes-vous ? dis-je.

Je descendais sur Cèchi, au kilomètre 125, vers un autre chantier de coupeur de bois. Traversant Dimbokro, l'une des portes de la forêt de la Côte d'Ivoire, je vis, sur la place du village, un blanc qui rabotait des planches, sous un bombardier.

C'était un vieux blanc à barbe grise et défranchie. Il dit : « Je suis le père Séri, pardi ! »

Du blanc, il n'avait que la peau. Il était nègre dans tout le reste de sa vie. Une calebasse de couscous attendait à ses pieds et trois ignames, sa nourriture du jour. C'était un coupeur de bois doublé d'un chercheur d'or.

Pieds nus, en culotte déchirée, maigre et mal lavé, soixante années, dont trente de tropique, sur les épaules, cet aventurier ressemblait à un chiffonnier.

Il confectionnait une chaise longue... pour un chef nègre.

— Avez-vous besoin de quelque chose ? lui dis-je.

— Ne vous occupez pas de moi. Je suis bien ici. La nourriture indigène me convient mieux que l'autre. Autrefois j'aurais digéré un Auvergnat rôti avec ses sabots, mais je n'ai plus de dents. Je loge dans le campement du chemin de fer. Tout le monde me connaît.

— Vous ne mettez pas de casque ?

— Non ! Cependant il paraît que c'est indispensable, je l'ai entendu dire !

Une caisse remplie de cailloux

L'INAUGURATION DE LA LIGNE NICE-CONI



A la gare de Breil : les ministres des Travaux publics de France et d'Italie, MM. Tardieu et Giurati ; ce dernier répond par le salut fasciste aux vivats de la foule

LES CHAMBRES RENTRERONT LE 6 NOVEMBRE

C'est mardi 6 novembre que les Chambres reprendront leurs travaux.

Cette date a, en effet, été arrêtée hier par les membres du gouvernement, réunis en conseil de cabinet, et il est infiniment probable qu'elle sera maintenue lors du conseil des ministres annoncé pour demain.

Il est à peu près certain, étant donné les déclarations qu'il a faites devant la commission des finances, au cours de l'examen du budget, et celles qu'il a faites dimanche à Casen, que M. Poincaré demandera, dès la reprise des travaux parlementaires, comme il l'a demandé l'année dernière, l'inscription, en tête de l'ordre du jour de la Chambre, de la discussion budgétaire, de telle sorte que le budget puisse être voté en équilibre avant le 1^{er} janvier.

Le débat pourrait donc s'engager dès jeudi 8, la commission devant, selon toute vraisemblance, clore définitivement ses travaux vendredi.

Rappelons que, l'année dernière, les Chambres sont rentrées le jeudi 3 novembre. La discussion budgétaire s'est ouverte le mardi 8 pour se terminer pendant la nuit de Noël.

LE DÉPART DE LA REINE D'ESPAGNE

La reine d'Espagne, qui voyage incognito avec ses filles, les infantes Marie-Christine et Béatrix, a quitté Paris vers midi, se rendant à Londres. Un grand nombre de personnalités espagnoles étaient venues saluer la souveraine à la gare du Nord, et aussi le général Laserna, au nom du Président de la République, et M. de Fouquières, représentant M. Briand, ministre des Affaires étrangères.

La reine et ses filles comptant rester un mois en Angleterre.

La reine et les infantes sont arrivées dans la soirée à Londres. Les souverains anglais s'étaient rendus à la gare pour les recevoir en personne.

AJOURD'HUI LE MONUMENT EST POUR LA FRANCE



L'ALLEMAGNE VA-T-ELLE ABOLIR LA PEINE DE MORT ?

Berlin, 31 octobre (dép. Petit Parisien.) La commission parlementaire de réforme du code pénal a procédé aujourd'hui à un scrutin provisoire sur la peine de mort.

UN AVION COMMERCIAL FAIT UNE CHUTE

LE PILOTE EST TUÉ ; UN PASSAGER GRIÈVEMENT BLESSÉ

Lyon, 31 octobre (dép. Petit Parisien.) Un avion commercial, assurant le service sur la ligne Paris-Lyon-Marseille, et qui avait quitté l'aérodrome de Bron, près de Lyon, ce matin, à 10 h. 45, s'est écrasé sur le sol, par suite de la brume, alors qu'il se trouvait à quelques kilomètres de Saint-Vallier, dans la Drôme.

L'aviateur Bodin, qui pilotait l'appareil, a été tué sur le coup. L'unique passager qui se trouvait à bord, M. Seguel, qui se rendait à Marseille pour affaires, a été grièvement blessé.

(Le pilote Maurice Bodin habitait 9, avenue de la Sour-Rosalie, à Paris, où il était né, le 8 avril 1907. Entré en qualité de pilote civil dans une compagnie aérienne française, en août 1924, il avait quitté celle-ci pour entrer dans une autre compagnie. Depuis ses débuts, il avait effectué plus de deux mille cinq cents heures de vol sur les lignes aériennes Paris-Londres et Paris-Marseille.)

LE GRAND PRIX DE L'AUTOMOBILE SERA COURU LE 30 JUIN SUR LE CIRCUIT DE LA SARTHE

La commission sportive de l'Automobile-Club de France vient de décider que son Grand Prix annuel serait disputé, en 1929, le 30 juin, sur le circuit de la Sarthe.

L'épreuve aura lieu sur quarante tours du circuit, soit 680 kilomètres environ. Le règlement, on le sait, impose une consommation maximum de 14 kilos d'essence et d'huile aux 100 kilomètres, et un poids minimum pour le véhicule de 900 kilos.

Une victoire hippique française en Angleterre

"PALAIS ROYAL", A M. WITTOUCK, REMPORTE LE CAMBRIDGESHIRE (PHOTO DE NOTRE SERVICE DE TÉLÉPHOTOGRAPHIE.)



L'arrivée de la course (A la troisième page, le compte rendu.)



Le Père Séri

et portant : « Produits d'exportation-Félix Polin » était près de lui.

— Quoi ? Vous vous faites envoyer des cailloux de Paris ?

— Chut ! fit-il, cela est à Golt. Vous ne connaissez pas Golt ?

Vous venez d'arriver alors ? Golt, mon frère, mon collaborateur, l'Anglais, l'ancien lieutenant de la légion étrangère. Il est mort le mois dernier.

Et me montrant la caisse :

— Ceci est son testament.

Sur les cailloux on voyait une cuiller, un couteau et une demi-assiette :

— Son héritage. Golt est mort, mais il a trouvé. Baissez-vous, regardez.

— C'est des cailloux, dis-je.

— Golt a trouvé. C'est de l'or.

Moi seul connais l'endroit. La famille de Golt, un jour, recevra une lettre de Séri. Il m'a laissé l'adresse.

De la poche de sa chemise, il retira un sac papier, le dernier écrit du mort : le nom d'une dame et celui d'une rue à Manchester.

— Savez-vous, père Séri, que la colonie peut vous rapatrier ?

— Les missionnaires ne rentrent jamais ! Laissez-moi finir ma chaise longue et vous me verrez repartir. Golt, en mourant, m'a dit : « Vas-y, là-bas ! »

— C'est loin ?

— C'est où il y a de l'or. Et vous ? Comme ça, vous allez à Cèchi, chez les coupeurs de bois ? En voilà qui devraient apprendre leur métier. Il y a de tout, parmi eux : des écrivains, des anciens jockeys, mais pas de coupeurs. Ils ne connaissent rien à la bille, rien. Ils tranchent un arbre à sept mètres de haut, pourquoi ? Ce n'est pas le haut de l'arbre qui est beau, c'est le pied ! Le bois est dans le pied. Ils gaspillent la forêt. Un noir vient et leur dit : « J'ai trouvé cinquante acajous. » Ils saccagent tout le reste pour avoir les cinquante acajous. Ça va vite à tomber une forêt séculaire !

C'est un massacre. On ne peut plus passer où ils sont passés. La pluie, c'est les chasseurs d'acajou. Ils esquintent la nature et le nègre. Hache et manigolo !

Là-dessus il se remit à sa chaise longue.

— Allons ! bonne chance ! père Séri.

Et j'allai prendre le train.

— Vous vous arrêtez au kilomètre 125, me dit le seul Européen du convoi. Vous devez faire signe au mécanicien pour qu'il ralentisse. Autrement, on descend à Cèchi, et il reste encore quatre kilomètres à pied.

C'était un homme petit, en bonne santé, le blanc des yeux plutôt rouge. Il me dit qu'il était chasseur d'acajou.

— On m'espionne, vous savez. On dit : « Muss le prospecteur est parti en forêt. On va le suivre. » Je suis forcé de ruser. Prenez-en de la graine. Il ne faut jamais dire où l'on va. Et vous, tout de suite, vous m'avez dit, je vais au kilomètre 125. Mauvais ! Mauvais ! C'est la lutte ouverte dans ce pays. Le margouillat mange le moustique, le serpent mange le margouillat. La mangouste mange le serpent, le blanc mange le noir. Ayez l'œil ! Avez-vous fait un mauvais coup, vous, dans votre vie ? Êtes-vous en « consommation » par là ? Moi, je suis Muss. Je ne me suis pas toujours bien conduit en France. Il y a un banc de cour d'assises dans mes armoires. Mais la forêt me réhabilite.

— Alors, vous êtes prospecteur ?
— Maintenant. Avant j'étais chef de chantier. On m'appréciait. Quel as ! Les noirs avaient peur de moi. Ils m'appelaient la Panthère. On dit que je suis brutal. Non ! Mais j'ai quelque chose dans les yeux, je les foudroie du regard. Ils disaient : « Missié Muss connaît « bon manière ». Je commence à me vider, pourtant. Mais, parole ! si je me voyais obligé de me faire rapatrier comme indigent, je me mettrais une balle dans la tête. Ne suez jamais le bois, vous entendez, ça le fait fondre. Equarrissez sur place et faites tirer à temps. Là, plus de préjugés, faites tirer avec ce que vous avez sous la main, hommes, enfants, femmes, même si elles ont un gosse dans le ventre ou dans le dos. Tant pis si les seins tombent et raclent la terre. Avant tout, sauvez la balle ! Un jour, je suis allé dans un village, j'ai pris les femmes, je les ai attachées à mon automobile. Je com-



Bernard se désaltérant en buvant l'eau d'une bouteille de fougère.

mençais à démanier. Alors les hommes, qui s'étaient cachés, accoururent pour ravoir leurs femmes. Ainsi j'ai « coxé » les mâles. Un autre conseil : au lieu de trop frapper dessus, arrosez-leur le nez avec du gin et ça tirera. Tenez, c'est là où vous devez sauter. Nous sommes au 125. Voici la case du chantier. Bonne chance !

Je me retrouvai dans la tranchée de la voie, entre les deux murs de la forêt. Mon ami Bernard m'attendait.

C'était un coupeur de bois d'une autre race. Au titre d'aventurier, il avait préféré celui de bûcheron. Bordelais, le corps et la langue toujours en action, il portait à bras tendu ses vingt-cinq ans de Côte d'Ivoire. Il était de ceux qui faisaient dire : « L'Afrique tue ? regardez donc Bernard ! »

J'arrivais avec un jour de retard. J'avais perdu ce temps avant Dimbokro, alors que je roulais en auto. On n'en finissait plus de passer les rivières, les passeurs étant toujours de l'autre côté, comme la concierge est dans l'escalier ! Il

était six heures et demie du soir. J'escaladai le remblai.

— Cinq cent mille poux de bois dans mes billes d'Iroko ! s'écria Bernard, mais je vous croyais dévoré par les fourmis manians !
— Salut, dieu de la forêt ! fis-je.

Un par un, des noirs, fatigués, éreintés rentraient du chantier. Ils ne gagnaient pas leur camp, mais, ce soir-là, s'arrêtaient devant la case du chef. C'était la fin du mois, jour de la paye.

— Vous tombez juste pour assister à la séance, fit Bernard. Asseyez-vous à côté de moi, derrière cette table. Poincaré ! apporte la lampe-tempête !

— Vous avez aussi un Poincaré chez vous ?

— C'est la mode.

— Ton tête est toujours bon, Poincaré ?

— Oui, missié Bénad, mon tête est toujours bon.

— Tu n'as pas fait crapule, ce mois ?

— Moi fini faire crapule, missié Bénad.

— Voilà Tour Eiffel ! Toujours vieux, mon pauvre Tour Eiffel ?

— Toujours vieux ! missié patron.

Bernard examina ses deux cents hommes.

— Vous entendez ? disait-il à son capitaine, pas de brutalités. Le recrutement est déjà assez difficile. J'ai une bonne réputation, je ne veux pas la perdre en quinze jours. Ne « laquez » pas mon nom. Pourquoi celui-là ne tient-il plus debout ?

— Il a été marabouté (empoisonné).

— Il y a des féticheurs par là ? Qui t'a marabouté, Samba ?

— Moi vais criver !

— Tu as vu féticheur ?

Samba ne répondit rien. Il s'étendit sur la terre. On le fit emporter au campement.

Le capitaine Poincaré s'approcha du patron :

— Missié, cria-t-il, moi vieux serviteur, moi bon capitaine, augmentez-moi.

— Mon cœur va saigner, Poincaré, si tu me demandes encore une augmentation ; mon cœur n'est pas content de payer tant d'argent.

— Mais toi ? content de Poincaré ?

— Tu es trop fort pour moi, tu auras cinquante francs de plus.

On se mit derrière la table. La nuit était venue. Deux lampes-tempête éclairaient.

— Je dois vous prévenir, monsieur Bernard, dit le chef de chantier, que le commis de l'administrateur est venu, voilà dix jours, se faire régler les impôts des hommes.

— Quoi ? fit Bernard. Il n'a pas le droit ! Et vous avez payé ?

— Oui.

— Vous avez eu tort ! Ces hommes ont déjà dû régler l'impôt au chef de canton. Ainsi, ils l'auront payé deux fois. Que vont-ils toucher maintenant ? Enfin, c'est fait. Poincaré, explique-leur que le commandant est venu encaisser leur impôt et que nous allons retenir cette somme sur leur mois.

Poincaré palabra.

— Que disent-ils ?

— Ils disent que c'est bon !

— Allez ! commençons !

Le chef du chantier, liste en mains, fit l'appel :

— Zié !

— Présent !

Zié a gagné 77 francs dans son mois. Le patron a payé 88 francs d'impôt : 40 pour la capitation, 48 de rachat de prestations. Après un mois de travail (dans la forêt), Zié doit 11 francs !

— Tu comprends ? lui demanda-t-on.

Bernard décide de ne lui retenir ce mois que 50 francs. On lui allige 38 francs. Zié dit : « Merci ! »

— Voyons, Bernard, s'ils sont envoyés au travail de la forêt, ils ne peuvent aller aux prestations. Pourquoi leur demande-t-on 48 francs parce qu'on les force à une besogne plutôt qu'à une autre ?

— Ça, fait Bernard, c'est « manière pour nègre ». Alors les blancs n'ont pas à comprendre.

Un grand bavardage s'éleva de la foule.



Le capitaine « Poincaré »

— Makou ! cria Bernard.

Le silence s'établit.

Chacun se présenta à l'appel de son nom. Ils étaient résignés, ils prenaient ce qu'on leur donnait. Jamais ils ne demandaient une explication. On dit à celui-là : « 30 francs ! » Il tendit la main, reçut et s'en alla.

Médiki avait travaillé tout le mois ; il ne toucha que 12 francs. Tout de même, la chose lui sembla exagérée. Il dit : « Merci ! Merci bien ! » mais ironiquement.

— Ticoubé ! Où est Ticoubé ?

— Parti dans la brousse, dit Poincaré. Evadé ! Il avait 32 francs à son compte.

— Georgea !

— Parti dans la brousse. Evadé ! 52 francs à son compte.

— Augustin !

— Tout à fait malade, fit le capitaine. Depuis un mois y ne mange pas.

— Alors qui mange ses rations ?

— Pas de rations, répondit Poincaré ; lui pas travailler, lui pas manger.

— Vous êtes des dégoûtants ! Qu'on m'amène Augustin.

Augustin parut entre deux noirs, comme entre deux héquilles.

— Qu'est-ce que tu as, Augustin ?

— Moi criver !

— Donnez-lui les 52 francs de Georgea. Et faites-le manger, sauvages !

— Tricoté ! Tiens ! tu n'as pas d'impôt, toi, comment se fait-il ?

— Moi, répond Tricoté, moi débrouillard, beaucoup malin, moi changé de nom au village.

Il reçut 76 francs.

— Jeannot ! Jeannot !...

Personne ne se présenta.

— Il est mort, dit le chef de chantier.

Maoudi et Robert II étaient morts également. Goupi n'avait que 22 francs à son compte.

— Tu n'as pas d'impôt et tu n'as que 22 francs ?

— Fainéant comme un poulet ! dit Poincaré.

Quinze Betés défilèrent.

— Si les malades meurent, faites-les enterrer tout de suite, les Betés les mangeraient. Vous entendez ? dit Bernard en s'adressant à eux, si vous mangez vos copains morts, moi chicotte.

Baoulé avait 128 francs d'impôt : 40 pour lui, 40 pour sa femme, 48 pour rachat. Son gain n'était que de 73 francs.

— Donne-moi 10 francs, missié Bénad, dit tristement Baoulé.

On lui en donna 30.

Un mois de souffrance dans la forêt et pour salaire une dette ? L'organisation du travail laisse peut-être à désirer, en Afrique.

Albert LONDRES.

A LA COMMISSION DES FINANCES

LA LOI DE RECETTES

Au début de la séance tenue hier matin par la commission des finances, M. de Chappedaigne, rapporteur général, a indiqué, avant d'aborder l'examen de la loi de recettes, que les économies réalisées font apparaître un excédent de recettes d'environ 127 millions. Il a recommandé à ses collègues la plus extrême prudence dans l'examen des amendements déposés à la loi de finances, et il a insisté pour le maintien rigoureux de l'équilibre.

L'après-midi, la commission a terminé l'examen des articles de la loi de finances, quelques points seulement ont été réservés et devant être discutés demain vendredi avec les amendements.

Les convocations de réservistes en 1929

Le ministre de la Guerre vient de donner au commandant de corps d'armées les instructions relatives aux convocations des réservistes en 1929, sous réserve du vote des crédits demandés au Parlement :

Militaires à convoquer

a) Officiers : les officiers de réserve des classes 1923 et 1924 non convoqués en 1928 ; les officiers de la classe 1925 titulaires du grade de sous-lieutenant avant le 1^{er} juillet 1926 ; les officiers des classes 1920, 1921 et 1922, qui, après avoir été convoqués en 1928, n'ont pas effectué leur période en 1928 ; un nombre important d'officiers de réserve des classes plus anciennes que 1929 propositions pour 1929.

b) Les sous-officiers et hommes de troupe de la classe 1922 et ceux qui, par le jeu de la loi de recrutement, suivent le sort de cette classe ; les réservistes des classes 1920 et 1921 qui, par suite d'ajournement, n'ont pas effectué leur période en 1928 ; les sous-officiers de réserve n'appartenant pas aux catégories ci-dessus et désireux de préparer le brevet de chef de section ou de concourir pour ce titre, sont volontaires pour une convocation.

Sont dispensés de période

Les réservistes classés dans le service auxiliaire ; les affectés spéciaux ; les réservistes ayant établi leur résidence à l'étranger, hors d'Europe et des pays limitrophes de la Méditerranée ; les réservistes pères d'un moins trois enfants vivants ; ceux ayant, au cours de leur service actif, accompli un séjour de période en 1928 ; les sous-officiers de réserve n'appartenant pas aux catégories ci-dessus et désireux de préparer le brevet de chef de section ou de concourir pour ce titre, sont volontaires pour une convocation.

La période sera, en principe (défais de route compris), de sous-officiers et hommes de troupe, vingt et un jours, et de nuit jours pour les volontaires candidats au brevet de chef de section.